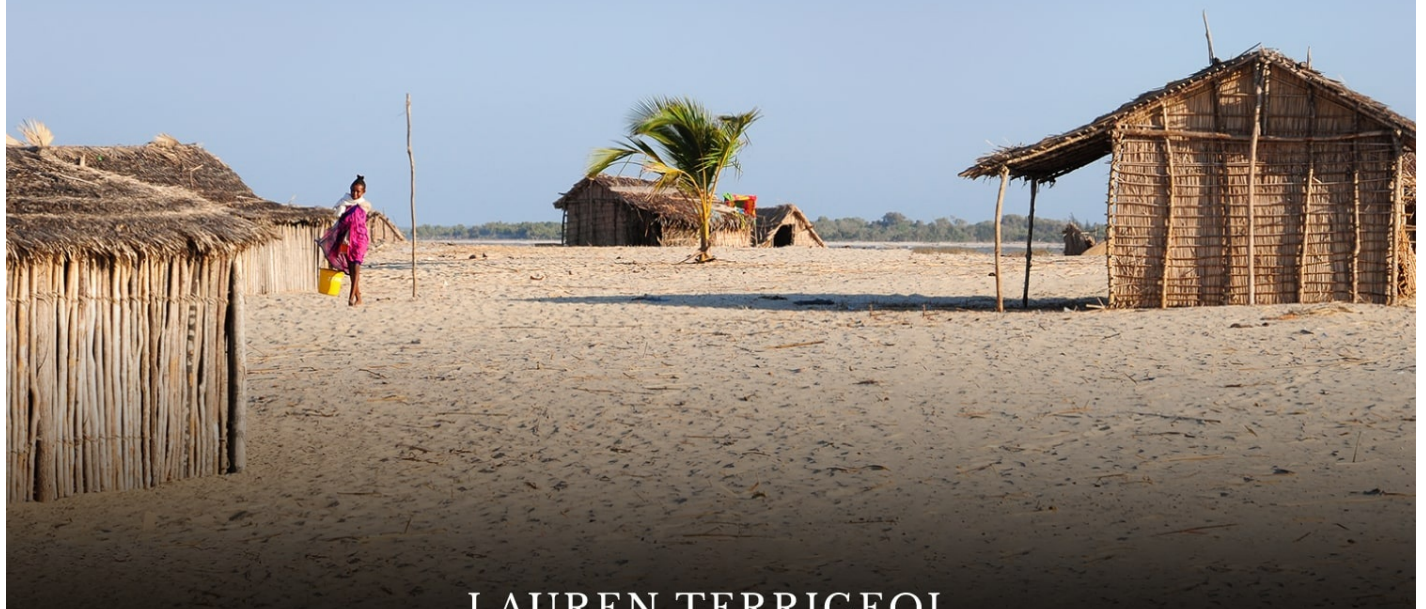


LES PROMESSES SUSPENDUES

Journal de bord d'une éco-volontaire à Madagascar



LAUREN TERRIGEOL

Lauren Terrigeol

Les Promesses suspendues

Journal de bord d'une éco-volontaire à Madagascar

© Lauren Terrigeol, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2095-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Une brève présentation des protagonistes

Par souci de respect de la vie privée, certains prénoms ont été changés

ABDO, pêcheur Vezo, habitant d'Andriaky.

ANDRY¹, étudiant à Antananarivo, volontaire malgache envoyé dans le village de Sahoany.

ANJARA², jeune femme de Maintirano, où son père est propriétaire d'un bar.

BODY, petite-fille de Ma' Mizo.

CELIA, volontaire française, envoyée dans le village de Masoarivo.

FLAVIEN, jeune garçon, habitant d'Andriaky, en visite chez sa famille, cousin de Maradona.

JESCO, propriétaire d'une épicerie au village de Sahoany.

KERENAH, coordinatrice nationale du programme de volontariat, basée à Antananarivo.

MA' MIZO, notre voisine à Sahoany, femme du maire et mère de Mizo.

MAEVA, étudiante à Antananarivo, volontaire malgache envoyée dans le village de Masoarivo.

MANDIBY³, fils cadet du chef des pêcheurs, habitant d'Andriaky.

MARADONA, jeune Vezo, habitant d'Andriaky, cousin de Flavien.

MARCELLIN, ami de Mizo, habitant de Sahoany.

MARIO, jeune homme originaire de Morondava, employé d'une ONG qui vient en appui aux pêcheurs.

MICKAEL, agent de terrain à Sahoany, employé de l'ONG, sa famille vit à Maintirano.

MIORA⁴, jeune mère, habitante de Sahoany, petite-fille du doyen du village.

MIZO, plus jeune fils du maire et de Ma' Mizo.

NINAH, étudiante à Antananarivo, volontaire malgache envoyée dans le village de Sahoany.

OLIVIER, responsable des agents de terrain de l'ONG dans la région Melaky.

TEDDY, chargé de projet au sein de l'ONG, basé à Morondava.

THOMAS, volontaire français, envoyé dans le village de Masoarivo

TONY, chef du bureau régional de l'ONG, basé à Maintirano.

Préambule

En 2016, j'ai vingt-cinq ans lorsque je rejoins l'antenne malgache d'une ONG⁵ internationale vouée à la protection de l'environnement et au développement durable. C'est la deuxième fois que je m'engage à Madagascar. Et cela ne s'est pas du tout passé comme je l'avais imaginé...

Cette année-là, après un cursus universitaire dans le domaine de l'environnement et de la biodiversité⁶, après un stage à l'Agence des aires marines protégées⁷, après de longs mois d'une recherche d'emploi infructueuse, je finis par faire ce que j'ai commencé à intégrer avec une certaine facilité depuis l'année de mes vingt ans : remplir un sac-à-dos, prendre un billet d'avion et partir seule à l'étranger. Je choisis cette fois l'Asie du Sud-Est afin de poursuivre mes candidatures à distance. Un jour, cette offre. Pas tout à fait un stage ni un volontariat, un entre-deux non rémunéré et un recrutement sélectif à l'entrée. L'axe du projet était de permettre aux jeunes de tous pays d'expérimenter les vrais défis de la conservation des écosystèmes, des mangroves en l'occurrence, tout en vivant auprès des communautés locales. J'allais enfin découvrir la réalité du terrain, donner un sens à ces années d'études de cas théoriques, me sentir utile à travers la mise en place d'actions concrètes, m'initier auprès de professionnels et peut-être, un jour, intégrer les échelons supérieurs de cette ONG réputée ! Après une année d'inactivité entrecoupée de quelques missions d'hôtesse en talons hauts et inconfortables, j'avais compris qu'il était illusoire d'espérer un premier emploi sans justifier d'une expérience de travail solide. J'ai donc passé les étapes de ce recrutement, une à une, jusqu'au départ.

Malgré une expérience de volontariat décevante organisée par une entreprise anglo-sri-lankaise plus intéressée par la contribution financière des volontaires que par toute fin utilitaire, je me persuadais du caractère sérieux de cette mission à Madagascar. Je voyais là l'opportunité d'apprendre et de contribuer à l'équilibre naturel tout en explorant d'autres horizons, et sans être totalement livrée à moi-même, humainement et matériellement.

Trois ans plus tôt, à la faveur d'une mission d'éco-volontariat⁸, j'avais rejoint un lieu réputé pour l'observation des baleines à bosse, Sainte-Marie⁹. Ancien repaire de pirates devenu colonie française, l'île fait aujourd'hui partie de la

République de Madagascar. Là-bas, formée à la tâche de guide scientifique, j'avais vécu une saison mémorable auprès de ces géants marins, particulièrement nombreux de juin à septembre dans le bras de mer qui sépare la Grande Ile de l'île Sainte-Marie. Un rêve éveillé au milieu de l'effervescence de toutes ces créatures majestueuses collées sur les murs de ma chambre d'enfant. J'y avais également noué de belles amitiés.

En pèlerinage sur les traces d'une des plus belles périodes de ma vie, ce retour à Madagascar en août 2016 revêt une dimension sacrée. Je me suis arrangée pour passer une semaine avec mes amis Saints-Mariens avant de rejoindre l'ONG. Dans ce décor insulaire à la fois lointain et apprivoisé, je suis spectatrice de mon imagination qui habille le présent d'épisodes passés, fabuleux. Rien n'a changé, ou presque. Le jour, je guette les souffles et les gerbes blanches depuis la côte, les baleines répètent leur chorégraphie saisonnière, des sauts spectaculaires, des frappes de caudale ou de pectorale. Le soir, nous rattrapons le temps autour de verres de punch coco. La traditionnelle soirée de restitution des observations hebdomadaires de cétacés a lieu le samedi dans une ambiance festive. Eco-volontaires, hôteliers membres de l'association et touristes partagent un repas convivial, puis une partie de notre troupe rejoint la petite discothèque de l'île. Ce soir-là, elle accueille exceptionnellement un chanteur de renommée nationale.

Plus tard dans la nuit, deux jeunes volontaires français sont assassinés ¹⁰.

J'apprends le drame au matin, alors que je m'apprête à prendre l'avion pour Antananarivo. Les mots se tiennent là, en suspens dans l'air, soufflés par une bouche amie. La nausée, les larmes et la colère viendront, mais dans l'instant, anesthésiée, je ne ressens rien ; se représenter l'inconcevable me prendra du temps. Le décor devient asphalte, l'air ambiant se charge de poussière, de chaos, la capitale se fait plus oppressante encore et, tandis que je fais connaissance avec l'équipe dans laquelle je suis intégrée, je garde ces mots sous silence. Pour ne pas inquiéter, pour ne pas diffamer. Je les ressasse, seule, et ils s'imprègnent plus profondément en moi. Ils ne prennent véritablement forme et conscience que lorsque notre coordinatrice, Kerenah, avertie par les médias nationaux, s'enquiert publiquement de mon témoignage. Avec une curiosité dénuée de toute empathie, elle m'interroge nonchalamment au milieu de son cours d'introduction à la culture locale. Dans cette présentation des comportements à adopter avec la communauté *sakalava*, elle n'a nul mot de soutien. Dans la solitude des prochains mois, ils me hanteront.

Au terme de dix jours de cours d'initiation à la langue du pays et de préparatifs divers et variés, nous prenons la route sous sa supervision. Nous, ce sont Andry, Ninah et Maeva, étudiants d'Antananarivo, et Thomas, Célia et moi, français, fraîchement diplômés. À cette étape de notre expédition, aucun de nous six ne sait encore dans quelles conditions nous allons vivre ni quelles tâches nous seront attribuées. Les réponses obtenues ont été si peu satisfaisantes jusqu'à présent que nous avons fini par accepter l'inconnu, sagement. Après tout, nous nous étions engagés, et pas peu fiers d'avoir été recrutés.

La route est longue. Morondava, Bekopaka, Maintirano, autant d'étapes d'une à plusieurs nuits agrémentées de visites touristiques et de réunions avec les membres des bureaux régionaux de l'ONG. Les informations nous parviennent au compte-goutte. Jusqu'à ce que notre groupe soit scindé en deux et distribué aléatoirement. À la mi-septembre, nous intégrons respectivement les villages de Sahoany et de Masoarivo, sur la côte ouest de Madagascar, au sud de Maintirano.

Ceci n'est pas un livre sur Madagascar. Ce n'est pas non plus un manuel sur le volontariat en terre inconnue, à peine un guide de résilience en conditions difficiles, quoique... Je l'ai écrit et vécu comme un manifeste pour le respect du vivant, des peuples et de la femme, pour l'éducation et la liberté, et tant d'autres sujets encore, qui se révéleront peu à peu dans ces pages. Ceci est le récit de mon quotidien à Sahoany, en compagnie d'Andry et Ninah, de l'impatience, de l'imprévu et de l'inattendu.

Fuir

Mais qu'est-ce que je fais là ?

Il est huit heures trente. Debout sur le banc de sable qui borde l'estuaire, mon regard accompagne le bateau jusqu'à la ligne d'horizon. À bord, les sourires amis s'estompent. Trois semaines plus tôt, nous faisons connaissance dans l'hôtel réservé à notre attention par l'ONG quelque part dans les hauteurs d'Antananarivo. Avant-hier, Kerenah a tranché, froidement. Eux là-bas, moi seule ici.

Ou peut-être était-ce le sort après tout.

Il y avait eu le double meurtre à la sortie de la meilleure boîte de nuit de Sainte-Marie, appris au réveil par mon amie une heure avant de prendre cette place libérée par miracle dans le petit avion qui me ramena à temps à la capitale, m'évitant ainsi de longues heures d'inconfort en taxi-brousse. Il y avait eu les nuits froides des Hautes Terres, enfilée dans mon sac de couchage sous la couette à pleurer d'indignation jusqu'au moment du grand départ où nous avions grimpé dans les pick-up cahotants pour de longues journées de voyage. Il y avait eu cette amitié naissante m'enveloppant de désir au rythme des paysages qui se déroulaient dans un halo de poussière sur la route des *dahalo* en compagnie de gendarmes armés. Il n'y a plus qu'un zigzag écumeux avalé par les flots, dernière trace de ces compatriotes, repères établis à la hâte dont il faut déjà se délaisser.

Je m'incline face à cette nouvelle expérience. Une expérience, oui. Comme toujours, dès que les choses se compliquent un peu, c'est une expérience. De celles qui fendent le socle des croyances établies, émoussent l'ego trop tranchant et taillent de multiples facettes où se reflète l'essence brute. Et quand ce n'est pas une expérience, c'est l'extase ou, plus souvent, l'ennui, routinier et sans éclat. Cela explique peut-être ce goût d'une existence pleine de détours, esquives à l'éteignoir, cette recherche du merveilleux.

L'ennui. Une fois de retour dans le domicile familial, il avait pris place dans mon dos et, sous ses mains, mes épaules s'étaient avachies. Sur la table, un diplôme vantait l'accomplissement depuis six mois déjà. Sur l'écran, les candidatures stériles me renvoyaient l'échec.

L'école trace un sentier net à travers une succession de cols toujours plus étroits, points de rencontre des caravanes étudiantes. Au sommet, une lueur encourageante éblouit les moments de doute, soulage les courbatures et donne l'espoir d'une descente en pente douce. Les années se gravissent, de la Suisse au Québec en passant par la Suède pour finir à nouveau en France. Bientôt, disent les mousses et les lichens, graffitis du temps exposés le long du chemin. Bientôt, susurre le vent froid contre ma peau gercée. Bientôt, tout ira bien. Et un jour, quand l'ascension s'achève, tout en haut, une main agrippée sur l'étendard de l'université, j'ose un regard sur l'autre versant. Mais là, il n'y a rien qu'une falaise à pic. Apposé au vide, le décor en carton-pâte expose son artifice. Le vertige me guette. Va, me presse-t-on après m'avoir remis dans une main un papier brillant du sceau doré de l'établissement et de la réussite. Dans l'autre, mon destin frétille, boussole affolée par l'affranchissement soudain. Saute, me crie-t-on. Dans la brume épaisse, quelques passerelles en acier se dessinent puis disparaissent en grinçant vers des ailleurs fades. Les pieds sur le bord, j'attends, pétrifiée.

Un matin de septembre 1994, les adultes l'avaient guidée dans la classe. Écoute et sois sage, disaient-ils en souriant. Vingt rentrées plus tard, elle avait appris par cœur les grandes dates d'une certaine Histoire du monde, les intégrales et les équations du second degré à coefficients réels, les fonctions biologiques de chaque organe et molécule animale et végétale, et tout ce qui repose désormais au cimetière du savoir oublié. Chaque fin de trimestre, c'était le grand déballage. La cervelle, écoeurée, vomissait sur la copie avec plus ou moins d'habileté ce que l'instructeur s'en irait peser, faisant contrepoids de ses stylos rouges – il paraît que la quantité de connaissances retranscrites est censée estimer la valeur de l'individu. Pendant que, sous pression, elle s'échauffait, actionnant ses pistons d'analyse et de synthèse, j'imaginai un futur idéal, promesse de liberté. Et voilà que tout m'échappe. La ritournelle quotidienne des devoirs a brouillé la piste de mon vouloir profond. L'intuition s'écorche contre son conditionnement, les doutes m'éraflent. Sur les bancs de l'intelligence scolaire, où était le cours de conscience de soi ? Retrouve-t-on le bon chemin après un temps d'égarement ?

Les passerelles continuent de glisser en contrebas et parfois s'entrechoquent lorsqu'elle apparaît. Toute de bois précieux et lianes tressées, elle est un peu bancale mais l'exotisme me séduit. La chaleur tropicale distille des vapeurs de cannelle et de ravintsara qui se dissipent sur la silhouette d'un gigantesque baobab. Pour la seconde fois, ce sera Madagascar.